qu'ils énoncent, mais ils sont, de par leur nature, doués de réceptivité en ce qui touche la similitude des sons, qui n'a pas besoin d'être absolue. Par suite, il leur importe peu que l'on dise :

« *Santiago* » ou « *Karthago* »,
« *Chinesentum* » ou « *Jesum Christum* »,
« *Abendrot* » ou « *Atemnot* »,
« *Ariman* » ou « *Ackerman* », etc... (1) (p. 210).

En lisant cette description des oiseaux, on ne peut se défendre de l'idée qu'elle doit en réalité se rapporter à des jeunes filles. On compare en effet volontiers celles-ci, quand on est d'humeur critique, à des oies, on leur attribue de façon peu galante une « cervelle d'oiseau », on les accuse de ne rien savoir dire que des phrases apprises par cœur et de trahir leur peu de culture en confondant les mots étrangers de consonnance analogue. Le « *sacré gaillard !* », les seuls mots que les oiseaux sachent proférer sérieusement, représenterait alors le triomphe du jeune homme qui a réussi à leur en imposer. Et voilà que, quelques pages plus loin, se trouve un passage qui confirme cette interprétation : « Afin de les distinguer, j'ai, en manière de plaisanterie, donné des noms de filles à un grand nombre des âmes d'oiseaux qui restent, car, par leur curiosité, leur penchant pour la volupté, etc., on peut dans leur ensemble les comparer en premier lieu à des jeunes filles. Une partie de ces noms de filles ont par la suite été adoptés par les rayons de Dieu et sont demeurés pour désigner les âmes d'oiseaux en question » (p. 214). Cette facile interprétation des « *oiseaux miraculés* » nous indique dans quelle voie il faudrait s'engager pour arriver à comprendre les énigmatiques « *vestibules du ciel* ».

Je ne me fais pas d'illusions, il faut une bonne mesure de tact et de réserve à celui qui abandonne les voies classiques de l'interprétation au cours du travail psychanalytique, et ses auditeurs ou lecteurs ne le suivront que jusqu'où leur familiarité avec la technique psychanalytique le leur

(1) Santiago *ou* Carthage,
Chinoiserie *ou* Jésus-Christ,
Coucher de soleil *ou* dyspnée,
Ahriman ou laboureur.
(*N. d. tr.*).

permettra. L'auteur a donc toutes les raisons de parer à ce risque : une plus grande subtilité de sa part ne doit pas avoir pour corollaire un moindre degré de certitude et de vraisemblance dans son travail. Il est de plus dans la nature des choses qu'un analyste exagère la prudence, un autre la hardiesse. On ne pourra tracer les justes limites où doit se tenir une interprétation qu'après de nombreux essais et une plus grande familiarité avec les objets de l'analyse. Dans le cas de Schreber, la réserve m'est imposée par la circonstance suivante : les résistances à la publication des *Mémoires d'un Névropathe* eurent du moins ce succès qu'une partie considérable du matériel, sans doute la plus importante pour la compréhension du cas, nous demeure inconnue (1). Le chapitre III, par exemple, s'ouvre par ce préambule plein de promesses :

« Je vais maintenant d'abord traiter de quelques autres événements relatifs à *d'autres membres de ma famille*, événements qui pourraient bien être en rapport avec l'assassinat d'âme que nous avons postulé. Ces événements sont tous plus ou moins empreints de quelque chose d'énigmatique qu'il est difficile d'expliquer d'après la seule expérience courante des hommes » (p. 33). Mais la phrase suivante nous le déclare : « La suite du chapitre n'a pas été imprimée, étant impropre à la publication. » Je devrai par suite être satisfait si je puis ramener du moins ce qui constitue le noyau du délire, avec quelque certitude, à des mobiles humains connus.

Dans cette intention, je rapporterai une partie de l'histoire du malade dont l'importance, dans les expertises, n'est pas estimée à sa juste valeur, bien que le malade lui-même ait tout fait pour la mettre au premier plan. Je veux parler des rapports de Schreber avec son premier

(1) « Si l'on jette, écrit le Dr Weber dans son rapport, un coup d'œil d'ensemble sur ce que contient ce document, si l'on considère l'abondance des indiscrétions qu'il contient, tant en ce qui touche Schreber lui-même qu'en ce qui concerne d'autres personnes, si l'on envisage la façon sans vergogne avec laquelle il dépeint les situations et les événements les plus délicats et les plus impossibles à admettre du point de vue de l'esthétique, ainsi que l'emploi des gros mots les plus choquants, etc., on trouvera tout à fait incompréhensible qu'un homme, par ailleurs connu pour son tact et la délicatesse de ses sentiments, puisse projeter d'accomplir un acte destiné à le compromettre aussi gravement devant l'opinion publique, à moins que... », etc. (p. 402). Certes, les dernières qualités que l'on puisse demander à une histoire de malade ayant pour but de décrire les troubles de l'homme malade et les luttes de celui-ci en vue de se rétablir, c'est la « discrétion » et la grâce « esthétique ».